



Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem

22 | 2011
Varia

Les gardiens yiddish du léninisme

Des vétérans du communisme polonais règlent leurs comptes avec le passé

The Yiddish Custodians of Leninism: Polish Communist Veterans Settle Scores with the Past

Gennady Estraiikh

Traducteur : Judith Grumbach



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/bcrfj/6567>
ISSN : 2075-5287

Éditeur

Centre de recherche français de Jérusalem

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2011

Référence électronique

Gennady Estraiikh, « Les gardiens yiddish du léninisme », *Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem* [En ligne], 22 | 2011, mis en ligne le 25 mars 2012, Consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/bcrfj/6567>

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.

© Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem

Les gardiens yiddish du léninisme

Des vétérans du communisme polonais règlent leurs comptes avec le passé

The Yiddish Custodians of Leninism: Polish Communist Veterans Settle Scores with the Past

Gennady Estraiikh

Traduction : Judith Grumbach

- 1 Les mouvements communistes juifs de Pologne et de l'Union soviétique sont tous deux nés du même mouvement révolutionnaire d'avant 1917 dans la Russie impériale. Si de très nombreux extrémistes Juifs appartenaient à des groupements socialistes polonais, bien d'autres gravitaient vers les courants politiques centrés sur la Russie¹. Les biographies de centaines de communistes juifs montrent que ces derniers vécurent à la fois en Pologne et en Union soviétique suite à la révolution et au démantèlement de l'Empire. Le destin (sous la forme de persécutions, la plupart du temps), poussa un bon nombre de ces individus d'identité juive, polonaise et/ou soviétique, à s'installer en Israël, en France, en Suède, au Danemark et dans d'autres pays où certains écrivirent et publièrent – en yiddish, le plus souvent – des mémoires donnant un résumé de leurs vies mouvementées.
- 2 Dans cet article, je me base essentiellement sur les mémoires d'Hersh Smolar et de David Sfar, œuvres de vieillesse dont le but était de régler les comptes avec le stalinisme et avec d'autres « déviations » de leurs convictions léninistes². Si l'on s'en réfère à la classification de Ben Yagoda³, le fait que ces mémoires aient été écrits pour régler des comptes réduit leur portée. Certains des anciens collègues de Smolar ont même décidé de « protéger les droits civiques des amis encore en vie et d'empêcher que les amis morts soient exhumés » : ils accusent la publication de ces mémoires de servir les seuls intérêts de l'auteur qu'ils décrivent comme *der tsadek in a pelts* – l'impie qui revendique la piété⁴. Cependant, même sans être toujours fiables, les souvenirs de Smolar et de Sfar constituent des documents importants pour tout étudiant qui s'intéresse à la vie juive en Pologne et en Union soviétique au xx^e siècle ; et ce manque de fiabilité est au centre de

mon analyse. Le critique d'un ouvrage plus ancien de Smolar est conscient de la valeur de ces écrits :

« Voilà racontée l'histoire d'une personne qui s'est battue pour un monde meilleur pendant plus de cinquante ans, personne respectueuse du monde juif, du bien-être de ce dernier, de son salut. Pour atteindre ce but, Smolar – comme tant d'autres – a choisi les voies du oylem-hatoye [le monde de la confusion où flottent des esprits semblables à des ombres]. C'est bien dommage⁵. »

- 3 Hersh (Grzegorz) Smolar (1905–1993) fut membre du comité révolutionnaire formé par l'Armée rouge à Zambrów – sa ville natale – pendant la guerre russo-polonaise de 1920. En 1921, Smolar s'enfuit en Russie soviétique où il occupa un poste de fonctionnaire subalterne du parti communiste et étudia au département de Judaïsme à l'Université communiste pour les peuples de l'Ouest, basée à Moscou, qui offrait des formations pour les cadres communistes en plusieurs langues, yiddish compris. De 1928 à 1939, Smolar fut un agent du Komintern en Pologne où il fut arrêté deux fois ; il passa six ans en prison. Au début de la Seconde Guerre mondiale, il s'enfuit à Bialystok – alors sous contrôle soviétique – où il devint l'éditeur du journal yiddish *Bialystoker shtern* [l'Étoile de Bialystok]. Par la suite, il fut l'un des instigateurs de la résistance dans le ghetto de Minsk, puis commissaire d'un groupe de partisans basé dans les forêts de Biélorussie. En 1947, Smolar retourna en Pologne où il occupa des postes clés dans les principales organisations juives et devint l'éditeur du journal yiddish *Folks-shtime* [Voix du Peuple].
- 4 David Sfard (1905-1981) connut une existence un peu moins mouvementée. Né à Turiysk, en Volhynie, il reçut une éducation polonaise et hébraïque. À vingt ans, Sfard vécut à Varsovie où il étudia la philosophie et fit partie du cercle entourant l'écrivain yiddish charismatique Itzhe Meyer Vaysenberg. Il partit pour la France en 1928 et termina ses études à Nancy où il présenta sa thèse de doctorat en 1931. À son retour à Varsovie, Sfard s'impliqua dans les activités des milieux littéraires yiddish de gauche. En 1934, attiré par le modèle soviétique, il devint membre du Parti communiste polonais alors illégal. Membre du Bureau juif du parti, il supervisa la publication du quotidien yiddish prosoviétique *Fraynd* [Ami]. En 1939-1941, Sfard fut vice-président de la branche de l'Union des écrivains soviétiques de Bialystok et dirigea le département de publication du *Bialystoker shtern*. Pendant la guerre entre les Nazis et les Soviétiques, il vécut en Asie centrale et à Moscou. A partir de 1946, Sfard devint une figure centrale des institutions culturelles juives polonaises tels que la maison d'édition *Yidish Bukh* [Livre juif] et le journal *Yidische shriftn* [Écrits juifs].
- 5 Suite à la campagne antisémite de 1968, Smolar et Sfard furent licenciés et exclus du Parti. Comme le dit Sfard, c'était là le dernier « accord triste » de sa carrière politique⁶. Les deux anciens communistes émigrèrent en Israël où ils trouvèrent un exutoire pour écrire leurs mémoires. Pourquoi ces antisionistes de longue date choisirent-ils de s'installer en Israël plutôt qu'en France ou en Suède, par exemple ? Sfard envisageait, en effet, de partir pour la France, où il avait fait ses études⁷. Mais comme un autre communiste vétérans l'explique à propos de lui-même : des gens comme lui essayaient de « ne plus se retrouver dans la situation de l'étranger ou du Juif » vivant parmi les non-Juifs⁸. Et on ne peut oublier non plus le fait que d'un point de vue pratique, l'*aliyah* en Israël offrait des avantages incomparables à ceux d'autres pays.
- 6 Israël joua certainement un rôle important pour les deux hommes et cela, même avant la guerre des Six Jours. Tous deux y vinrent en visite dans les années 60. Ainsi, en février 1967, Smolar se rendit en Israël sur l'invitation du Maki, le parti communiste

israélien alors en désaccord avec Moscou et ses loyalistes israéliens, en grande majorité arabes, qui avaient formé l'autre parti communiste, le Rakah⁹. Voilà une anecdote représentative des sympathies des communistes juifs polonais envers le communisme israélien : en janvier 1966, Bernard Mark, directeur de l'Institut historique juif de Varsovie et vétéran du communiste, décrit dans son journal un rêve qu'il avait eu la nuit précédente, dans lequel, lors d'un rassemblement en Israël, il s'adressait en hébreu à des membres du Maki en présence des chefs du parti, Shmuel Mikunis et Moshé Sneh¹⁰.

- 7 Néanmoins, une fois installés en Israël, ni Smolar ni Sfard ne s'affilièrent au Parti communiste. D'une manière générale, ils ne devinrent pas de « vrais » Israéliens (étant donné leur âge et leur origine, cela semblait impossible). Ils vécurent donc le reste de leur existence comme des exilés dont les pensées étaient essentiellement tournées vers la Pologne et l'Union soviétique. Les mémoires de Sfard parurent dans la revue *Yerusholayimer Almanakh* [l'Almanach de Jérusalem], qui, depuis 1973, sert de forum aux lettrés yiddish soviétiques en Israël. L'ouvrage de Smolar fut publié par l'un des éditeurs yiddish de Tel Aviv, I.L. Peretz Farlag, dont la production concerne principalement le passé juif d'Europe centrale et d'Europe de l'Est et non pas la vie israélienne contemporaine.
- 8 Dans ses mémoires, Smolar fait la distinction entre deux catégories de communistes juifs polonais parmi ceux qui survécurent à la guerre en Union soviétique. Il s'agit d'abord d'anciens membres de groupes politiques illégaux, venus pour la plupart du quartier pauvre de Varsovie (le Muranowska Dzielnica – Quartier de Muranow ou Murdziel) et peu soucieux de préserver la culture juive. L'autre catégorie est faite d'activistes culturels comme Sfard qui, avant la guerre, travaillaient au sein d'institutions juives reconnues. Smolar n'appartenait à aucun des deux groupes. Dans la clandestinité polonaise, il avait peu de contact avec les institutions juives mais, connaissant bien le milieu culturel juif soviétique, il était proche du second groupe (Smolar 8-9).
- 9 Les structures d'organisation de la vie juive qui virent le jour en Pologne n'étaient pas les répliques des institutions juives soviétique des années 40 comme par exemple le Comité juif antifasciste, établi comme bureau de propagande, qui joua de plus en plus le rôle de médiateur dans la consolidation culturelle et surtout politique de la vie juive¹¹. Pourtant, les membres de l'entourage de Sfard et de Smolar se voyaient comme les homologues polonais du Comité juif antifasciste. Il est intéressant de noter, par exemple, que dans sa structure et dans sa mise en page, tout comme dans sa manière de présenter les affaires internationales et intérieures et, en particulier, le contenu juif, le *Folks-shtime* prenait modèle sur le *Eynikayt* [Unité], la publication du Comité juif antifasciste. Et tous les vendredis, Smolar et Itzik Fefer, secrétaire de direction du Comité juif antifasciste s'appelaient pour parler de sujets qui les concernaient tous les deux (Smolar 162). Smolar demandait notamment à Fefer de l'aider à combattre le Bund et les représentants d'autres organisations d'aide aux Juifs à l'étranger, des sionistes de tous bords tenus pour « agents de la réaction anglo-saxonne en Pologne »¹². En 1949, on était tenu de considérer l'« exaltation de la culture anglo-américaine » assortie d'une « attitude antisoviétique » comme les signes d'un « cosmopolitisme » dangereux¹³. (Au moment de la déstalinisation, Smolar se réjouit du retour des organisations humanitaires en Pologne en 1957 et déplora le fait que la communication avec elles ait été suspendue en 1949 et en 1950¹⁴.)
- 10 Sfard explique que l'Union soviétique continua de jouer un rôle important pour ces Juifs qui s'installèrent en Pologne après la guerre et qui voyaient l'Armée rouge comme celle qui les avait sauvés de la mort, des mains des Nazis allemands. La plupart des Juifs vivant

dans la Pologne d'après-guerre étaient des rapatriés de l'Union soviétique où ils avaient passé les années de guerre, pays qu'ils percevaient, à l'instar de Sfard, comme :

« le seul à nous protéger des Nazis polonais qui trouvaient des sympathisants au sein de presque toute la nation polonaise [...] Les neuf dixièmes des Juifs polonais qui étaient venus en Pologne des quatre coins du monde estimaient qu'ils ne pouvaient pas compter sur cette protection puisqu'elle tenait à des raisons politiques et non pas humanitaires, et était donc incertaine. Cependant, un dixième, soit environ 30 000 personnes se trouvant sous l'influence de communistes juifs ayant vécu en Pologne avant la guerre, croyaient en la stabilité de la situation du fait du soutien, fort de principes, de la part de l'Union soviétique. » (Sfard 178)

- 11 La dissolution du Comité juif antifasciste et de l'ensemble des institutions soviétiques pour la culture juive à la fin des années 40 et au début des années 50 eut un effet dévastateur sur les communistes juifs polonais et leurs sympathisants. Certains vétérans convaincus, tel Joal (Julien) Łazebnik, alors secrétaire général du Comité central des Juifs en Pologne (Centralny Komitet Żydów w Polsce) tentèrent de les « calmer » avec ces mots : « Le Parti sait ce qu'il fait » (Smolar 163). Pourtant, dit Smolar :

« L'ombre ténébreuse des événements d'Union soviétique suivait chacun de mes pas. J'avais l'esprit vrillé par la crainte que la « pratique moscovite » nous touche également. Je presentais que rien ne concrétiserait l'espoir que notre entreprise juive, vaste et diverse, puisse changer l'attitude de l'Union soviétique vis-à-vis des millions de Juifs soviétiques, vis-à-vis de leurs besoins. » (Smolar 164)

- 12 Deux choses ressortent de cette affirmation. Premièrement, Smolar, ancien fonctionnaire communiste, attribue à son mouvement la réussite de la création d'une vie juive en Pologne après la Shoah, alors qu'en fait, celle-ci devait son existence au travail de dirigeants juifs appartenant à plusieurs partis différents ainsi qu'à l'action d'organismes d'aide tels que le Joint et l'ORT¹⁵. De plus, à la fin des années 40, la structure autonome qui avait été mise sur pied pour initier tout un ensemble d'activités économiques et culturelles avait perdu beaucoup de ses fonctions. Smolar lui-même signale l'opposition des communistes aux « théories nationalistes pour une autonomie juive ». Quant à Joel Łazebnik, il explique :

« La seule raison d'être de toute organisation en Pologne [...] est que cette dernière serve à concrétiser les principes idéologiques sur lesquels est construite la réalité de la Pologne aujourd'hui »¹⁶.

- 13 Deuxièmement, l'affirmation de Smolar montre que cet écrivain et ses camarades n'avaient jamais été complètement satisfaits de l'expérience soviétique et qu'ils essayaient de trouver un nouveau type de vie juive dans la société communiste. D'ailleurs, dans leurs mémoires, Sfard et Smolar assurent qu'au moment de leur rapatriement, ils essayaient déjà de créer, en Pologne, un modèle qui pourrait finalement contribuer à reconstruire une vie juive en Union soviétique. Comme le dit Smolar : « En Pologne, après la guerre, nous avons établi une infrastructure de base afin d'être différents', afin de devenir un exemple pour les Juifs soviétiques, pour [les encourager à] exiger leurs droits civils et ethniques élémentaires » (Smolar 445). Ce motif du « regardez nous, nous qui savons faire les choses tellement mieux » est évident dans les mémoires de Sfard, comme dans le passage suivant : « Les communistes juifs de Pologne accordaient une grande importance à leur espoir naïf qu'en Pologne, tout serait différent et que cette différence aurait également des effets en Union soviétique » (Sfard 206).

- 14 En réalité, il est peu probable que Smolar, Sfard et les autres aient été fermement décidés à mettre en place un modèle de vie juive complètement différent à leur arrivée en Pologne¹⁷, surtout si l'on tient compte du fait qu'avant la répression de la fin des

années 40, l'Union soviétique possédait des structures d'organisation de la culture yiddish très solides. Ce n'est qu'en comparaison avec le vide caractéristique de la Russie de la fin du stalinisme qu'on pouvait trouver les quelques activités culturelles yiddish de la Pologne des années 50 plus intéressantes que celles de l'Union soviétique. Malgré tout, on peut facilement imaginer que dans les années 50, des gens comme Sfard ou Smolar aient « voulu montrer que la méthode polonaise pour s'occuper des Juifs était bien plus pratique et avait un pouvoir de propagande énorme » et que, « pour atteindre leur but, ils avaient même peut-être un peu exagéré » en rendant compte de l'enthousiasme du monde entier suscité par les réussites de la communauté polonaises (Sfard 210).

- 15 La rétrospective permet à Sfard de ne pas prendre ses anciennes opinions pour argent comptant :

« Après 1948, dans la période suivant la liquidation de l'ensemble des partis juifs et l'application de contraintes de style soviétique dans tous les domaines, les communistes juifs cultivèrent cette illusion : le nusekh Poyln [l'approche polonaise]. Les activités juives développées durant toutes ces années avaient empêché les communistes de prendre conscience des deux lignes parallèles et cachées de la politique du parti [...], l'une tendait vers la croissance tandis que l'autre, dans la direction inverse, menait vers la liquidation » (Sfard 206).

- 16 Sfard n'oublie pas d'indiquer que des lignes parallèles identiques existaient en Union soviétique¹⁸. Quelques pages plus loin, il revient sur cette « illusion » qu'était la croyance

« que grâce à la Pologne, il serait possible d'inciter l'Union soviétique à changer la manière dont celle-ci réagissait au problème juif, à la culture juive, bien qu'à ce moment-là, le meurtre des écrivains et des figures de la culture yiddish ainsi que la répression généralisée de la culture juive ait quasiment éteint la dernière lueur d'espoir. Néanmoins, le groupe d'activistes juifs en Pologne voulait montrer que le problème juif n'était pas simplement un problème moral ou humaniste. [Ils pensaient] que la solution du problème en Union soviétique allait à l'encontre des principes de base du léninisme » (Sfard 209-210).

- 17 À partir du milieu des années 50, les communistes de nombreux pays invoquèrent « Lénine », « le léninisme » et « le rétablissement des normes léninistes » pour tenter de marquer une séparation entre leurs convictions utopiques et la réalité soviétique.

« Après la mort de Staline en 1953, on ranima le 'bon Lénine' pour chasser le 'méchant Staline' et le culte de sa personnalité. [...] Dans son discours célèbre [à l'occasion du xxe congrès du Parti communiste à Moscou le 25 février 1956] signalant le 'dégel' en Union soviétique, Nikita Khrouchtchev déclara que le stalinisme avait corrompu le léninisme. Khrouchtchev débita le mythe du bon et noble Lénine afin de préserver les 'vérités intrinsèques' du communisme d'une association avec ce qui était reconnu tardivement comme 'les méfaits du stalinisme'. On faisait désormais porter à Staline l'entière responsabilité de tous les malheurs du pays.¹⁹ »

- 18 Suite au XX^e congrès du Parti, Paul Novick, éditeur de *Morgn-frayhayt* [Matin Liberté], quotidien yiddish de New York, promet à ses lecteurs que le journal chercherait la réponse à la question suivante : « Est-ce qu'en revenant aux principes de Lénine, l'Union soviétique va également permettre à la culture yiddish de retrouver [le niveau qu'elle avait dans] les années 20 ?²⁰ » Aron Vergelis, éditeur de *Sovetish Heymland* [Patrie soviétique], journal yiddish de Moscou, composa un poème intitulé « Le début et la fin » (publié dans le numéro de mars-avril 1963) qui faisait part de sa réaction au retrait du corps embaumé de Staline du mausolée de la place Rouge en octobre 1961. La dernière partie du poème concerne Lénine qui, délégué invisible selon Vergelis, prit part au XX^e congrès du Parti²¹.

- 19 Selon le magazine américain *Life*, dans le climat de déstalinisation, de nombreux intellectuels polonais faisaient appel à « l'argument du 'léninisme' afin d'atteindre une certaine mesure de liberté et d'indépendance nationale »²². Il ne fait aucun doute que Smolar, Sfarid et ceux de leurs milieux avaient de toutes autres motivations. En invoquant continuellement « Lénine » et « le léninisme », ils essayaient d'apaiser l'angoisse qu'ils ressentiaient face à la déstalinisation. Smolar, Sfarid et d'autres lettrés de leur milieu avaient acclamé Staline à plusieurs occasions. Ainsi, dans une publication de Sfarid datant de 1955, intitulée *Shtudyas un skitsn* [Études et Croquis], par exemple, le texte « Apprenons donc de Lénine » est placé à côté du texte « À la lumière de la théorie de Staline »²³. Smolar, Sfarid et les milliers d'admirateurs de Staline et de son régime portaient désormais un fardeau et cela, jusqu'à la fin de leurs jours. Ils pouvaient alors s'en défaire de trois manières : en quittant le Parti, en restant loyal au stalinisme ou en changeant de point de vue et en se consolant avec les réformes entreprises en URSS et en Pologne.
- 20 Smolar donna le ton avec « Notre douleur et notre consolation », publié dans le *Folks-shtime* le 4 avril 1956 après avoir obtenu l'aval des plus hautes autorités polonaises. Dans cet article, Smolar invitait ses lecteurs à partager la joie des éditeurs devant « la victoire du Parti communiste, du léninisme » qui avait montré qu'il était capable de s'amender. Cet article, imprimé et réimprimé dans le monde entier, fut considéré comme la première source d'information quasi officielle concernant la liquidation des institutions culturelles yiddish soviétiques et l'élimination de leurs dirigeants, entre 1948 et 1952. Il marqua un tournant dans l'évolution post-staliniste des Juifs communistes. Dans leur manifeste post-staliniste, les communistes juifs polonais déclarèrent que l'Union soviétique, « avec une hardiesse léniniste, pénétra au cœur de ce phénomène terrible [le stalinisme] afin de l'anéantir complètement. » Qui plus est, le congrès du Parti, « sans merci, régla ses comptes avec les ennemis des peuples soviétiques et ranima les principes fondamentaux de la société soviétique, basée sur le léninisme », dissipant ainsi une « atmosphère dans laquelle les principes léninistes de démocratie socialiste n'étaient pas respectés »²⁴. Le 20 avril 1957, Smolar marqua le quatre-vingt-septième anniversaire de Lénine en soulignant qu'il était « contraire à la tradition de Lénine » de taire les crimes commis contre la culture et les dirigeants culturels juifs soviétiques ainsi que de s'opposer au renouvellement des activités juives dans le pays²⁵.
- 21 Pour Smolar, comme pour de nombreux communistes de sa génération, les années 20 représentaient le pinacle de l'approche léniniste aux problèmes des nationalités, tandis que le stalinisme « déviant » du léninisme avait annoncé la fin de la culture juive en Union soviétique. À bien des égards, le *nusekh Poylen* était une réplique, mise à jour, du modèle soviétique de la vie juive dans les années 20 et 30 (jusqu'en 1938), période durant laquelle les Juifs yiddishophones avaient bénéficié des services de tout un réseau d'institutions culturelles et éducatives. Comme en Pologne, le Joint et l'ORT avaient offert leur soutien ainsi que tout un éventail de services. En réalité, le *nusekh* soviétique était plus développé, plus construit, avec des unités territoriales juives en Ukraine, en Crimée et dans la Russie d'extrême-orient (au Birobidjan). En 1938, cependant, seuls quelques éléments du réseau d'institutions juives soviétiques avaient survécu et, à la fin des années 40, toutes – mises à part celles du Birobidjan – furent éliminées. La brièveté du modèle de vie juive soviétique ne fit pas réfléchir les communistes juifs du cercle de Sfarid et de Smolar qui croyaient que la Pologne pourraient faire revivre les « traditions léninistes ». Cette croyance était d'ailleurs partagée par les communistes juifs occidentaux qui tentèrent de convaincre – sans succès – les décisionnaires soviétiques de

prendre exemple sur « l'approche polonaise ». Ainsi, lorsqu'un communiste canadien fit part de cette idée en août 1956 lors d'une réunion avec des idéologues soviétiques, ces derniers rejetèrent la suggestion du visiteur, répliquant que le Kremlin avait déjà écarté le modèle des années 20. Les idéologues soviétiques voyaient désormais les Juifs comme des individus « semblables à tout autre citoyen soviétique » et seul le Birobidjan était considéré comme une communauté ethnique à part entière²⁶.

- 22 En attendant, les communistes juifs polonais décidèrent
- « d'aider nos frères soviétiques. De leur permettre d'avoir accès à nos journaux. De leur donner tout ce que nous pouvons offrir : des livres, des périodiques, mais aussi des médicaments, les meilleurs médicaments. Plus important encore : nous devons entreprendre ce travail à grande échelle de manière à servir de modèle et d'émulation pour le renouveau de la vie communautaire et culturelle juive en Union soviétique » (Smolar 221).
- 23 Il va sans dire que cette entreprise d'assistance constituait également une forme de thérapie de groupe pour les communistes polonais. Comme de nombreux communistes occidentaux, ils commençaient à se croire supérieurs, soutenant qu'ils avaient préservé le véritable esprit léniniste et qu'il leur incombait désormais de pousser le Parti soviétique à retrouver ses racines idéologiques. Aussi les communistes juifs polonais considéraient-ils leurs périodiques comme des forums facilitant ce processus. Les habitants d'Union soviétique ne pouvaient pas acheter ou s'abonner au *Folks-shtime*, mais comme la censure considérait le journal comme une publication, les citoyens soviétiques avaient le droit de le recevoir par courrier. Le bureau de la rédaction du *Folks-shtime* fut alors envahi de lettres provenant de Juifs soviétiques qui demandaient qu'on leur envoie le journal. Dans certaines lettres, les expéditeurs proposaient un paiement par troc et promettaient aux éditeurs de leur faire parvenir des colis de salami, de fruits et même de caviar. L'équipe éditoriale finança les abonnements de plusieurs collègues soviétiques dont certains contribuèrent à la fois au *Folks-shtime* et au *Yidishe shriftn*. La Fédération américaine des Juifs polonais envoya également une somme suffisante pour financer plusieurs abonnements depuis l'Union soviétique (Smolar 256-257). Évidemment, d'autant plus de lecteurs et de contributeurs étaient importants pour la survie du journal de Varsovie²⁷.
- 24 Après 1956, des gens comme Smolar et Sfard se prirent pour les gardiens du véritable léninisme, pour les « grands frères » des lettrés yiddish soviétiques qui avaient survécu, exagérant leur influence sur la vie juive dans l'URSS poststalinienne²⁸. Ils se présentèrent comme ceux qui entretenaient la flamme du léninisme aux dirigeants polonais. Lorsque Smolar fut repoussé par les autorités communistes polonaises, il écrivit à Gomulka. Dans sa lettre, il rappela avec emphase qu'il avait écrit à Lénine presque un demi siècle auparavant alors que, jeune travailleur à Kiev, il s'était retrouvé dans une situation personnelle très difficile – et le secrétaire de Lénine lui avait répondu²⁹. Ils conservèrent l'adoration qu'ils vouaient à Lénine et au léninisme même après l'effondrement de « l'approche polonaise ».
- 25 En effet, la vie juive polonaise, édifiée sur une base établie pendant les premières années suivant la fin de l'occupation allemande, avait tout l'air d'une oasis prospère comparée au désert soviétique. Ce contraste permit la création d'une mythologie à part concernant les activités juives polonaises. D'après elle, des gens comme Sfard et Smolar œuvraient selon les normes léninistes tandis que Staline et, plus tard, Gomulka, constituaient un environnement hostile au communisme de type léniniste et à sa sous-catégorie juive polonaise : le *nusekh Poyln*.

NOTES

1. Ainsi, dans les années 1900, la Section juive constituait 10 % (soit environ 5 000 personnes) de l'adhésion du Parti socialiste polonais ; ce n'est qu'à l'époque du Royaume du Congrès que le Bund comptait autant de membres – cf. Joshua D. Zimmerman, *Poles, Jews, and the Politics of Nationality: The Bund and the Polish Socialist Party in Late Tsarist Russia, 1892-1914*, The University of Wisconsin Press, Madison, 2004, p. 214, 271.
2. Smolar, H. *Oyf der letster pozitsye mit der letster hofenung*, Tel Aviv, I. L. Peretz, 1982 ; Sfard, D. *Mit zikh un mit andere*, *Yerusholayimer Almanakh*, Jérusalem, 1984.
3. Cf. Yagoda, B. *Memoirs: A History*, Riverhead Books, New York, 2009, p. 10.
4. *Der tsadek in pelts, Fraynd tsum shuts fun mentsn-rekht fun lebedike un fun varfn geshtorbene fun kvorim*, Tel Aviv, 1985. Itzhak Luden, journaliste yiddish israélien de conviction bundiste, m'a dit que le responsable principal de cette publication était Mikhl (Michał) Mirski, un communiste juif polonais important qui s'était installé au Danemark. J'ai rencontré Mirski à Moscou en mai 1991, à l'occasion d'un congrès yiddish, où ce vieil homme abattu essayait, en vain, d'entrer en contact avec d'autres hommes de lettres yiddish.
5. Baraban, A. « Der nekhtn fun Hersh Smolyar », *Zayn*, vol. 22, n° 78, 1975, p. 12.
6. Sfard, *Mit zikh un mit andere*, p. 291.
7. À propos de Sfard, voir la monographie de Nalewajko-Kulikow, J. *Obywatel Jidyszlandu: rzecz o żydowskich komunistach w Polsce* [Citoyen du Yiddishland : sur les communistes juifs en Pologne], Neriton, Varsovie, 2009.
8. Szurek, A. *The Shattered Dream*, Columbia University Press, New York, 1989, p. 370.
9. Grabski, A. *Lewica przeciwko Izraelowi: studia o żydowskim lewicowym antysyjonizmie* [La gauche contre Israël : études sur l'antisionisme de gauche], Trio, Varsovie, 2008, p. 158-159.
10. Mark, B. « Dziennik », *Kwartalnik Historii Żydów*, vol. 2, 2008, p. 181 (traduit du yiddish en polonais par Nalewajko-Kulikow, J.).
11. Voir, par exemple, Redlich, S. *Propaganda and Nationalism in Wartime Russia: the Jewish Antifascist Committee in the USSR, 1941-1948*, *East European Quarterly*, Boulder, 1982.
12. Gross, Jan T. *Fear: Anti-Semitism in Poland after Auschwitz*, Random House, New York, 2006, p. 219.
13. Kichelewski, A. « Imagining 'the Jew' in Stalinist Poland: Nationalists or Cosmopolites? », *European Review of History-Revue européenne d'histoire*, vol. 17, n° 3, 2010, p. 507-508.
14. Estraiikh, G. « ORT in Post-Holocaust Poland » in R. Bracha, A. Drori-Avraham, et G. Yantian, (eds.), *Educating for Life: New Chapters in the History of ORT*, ORT, New York, 2010, p. 214-215.
15. Voir, par exemple, Engel, D. « The Reconstruction of Jewish Communal Institutions in Postwar Poland: The Origins of the Central Committee of Polish Jews, 1944-45 », *East European Politics and Societies*, vol. 10, n° 1, 1996, p. 85-107.
16. *American Jewish Year Book* 52, 1951, p. 339.
17. Concernant les « révisions » des vues de David Sfard, voir Jockush. L. et Lewinsky T. « Paradise Lost? Postwar Memory of Polish Jewish Survival in the Soviet Union », *Holocaust and Genocide Studies*, vol. 24, n° 3, 2010, p. 373-399.
18. Cf. également Estraiikh, G. *In Harness: Yiddish Writers' Romance with Communism*, Syracuse University Press, Syracuse, 2005, p. 171.
19. Gellately, R. *Lenin, Stalin, and Hitler: The Age of Social Catastrophe*, Alfred A. Knopf, New York, 2007, p. 10.

20. Novick, P. « Der dokument vegn yidisher kultur in sovetsn-farband », *Morgn-frayhayt*, du 13 avril 1956.
21. Estraikh, G. *Yiddish in the Cold War*, Legenda, Oxford, 2008, p. 70.
22. « Europe East: A Stir of Freedom », *Life*, du 4 mars 1957, p. 40. Pour un retour aux « normes léninistes », voir également Kemp-Welch, T. « Krushchev's 'Secret Speech' and Polish Politics: The Spring of 1956 », *Europe-Asia Studies*, vol. 48, n° 2, 1996, p. 181-206.
23. Voir Nalewajko-Kulikow, *Obywatel Jidyszlandu*, p. 211.
24. Pinkus, B. (ed.) *The Soviet Government and the Jews, 1948-1967*, Cambridge University Press, New York, 1984, p. 211, 213.
25. Smolar, H. « Vegn eynike leninishe normes », *Folks-shtime*, du 20 avril 1957.
26. Voir, par exemple, Estraikh, *Yiddish in the Cold War*, p. 25.
27. Voir Estraikh, G. « The Warsaw Outlets for Soviet Yiddish Writers » in E. Grözinger et M. Ruta (eds.) *Under the Red Banner: Yiddish Culture in the Communist Countries in the Postwar Era*, Harrassowitz Verlag, Wiesbaden, 2008, p. 217-229.
28. Cependant, je ne pense pas que leur influence ait été négligeable, ainsi que l'affirme Grzegorz Berendt (cf. « Udział Żydów polskich w walce o pamięć: rehabilitację twórców radzieckiej kultury żydowskiej – lata 1955-1956 » [Le rôle des Juifs polonais dans le combat pour la mémoire : réhabilitation des auteurs soviétique de culture juive, 1955-1956] in A. Grabski (ed.) *Żydzi a lewica* [Les Juifs et la gauche], Żydowski Instytut Historyczny, Varsovie, 2007, p. 300.
29. Shore, M. « 'If We're Proud of Freud...': The Family Romance of 'Judeo-Bolshevism' », *East European Politics and Societies*, vol. 23, n° 3, 2009, p. 307.
-

RÉSUMÉS

From the mid-1950s onward, “Lenin,” “Leninism” and “restoration of Leninist norms” were invocations reiterated by communists in many countries in an attempt to draw a line between their utopian beliefs and the Soviet reality. Yiddish-speaking Polish communists, who are in the center of this article, also viewed the 1920s as a highpoint of the Leninist approach to the nationalities problems, whereas Stalinist “deviations” from Leninism spelt doom for Jewish culture in the Soviet Union. Adoration of Lenin and Leninism remained an important part of their selves even when they were forced to live in emigration.

INDEX

Mots-clés : Pologne après la Shoah, yiddish, léninisme, communisme, stalinisme, Smolar (Hersch), Sfard (David)

Keywords : Post-Holocaust Poland, Leninism, Communism, Stalinism

AUTEURS

GENNADY ESTRAIKH

Gennady Estraiikh est professeur associé d'études yiddish au Département Skirball d'études hébraïques et juives de l'Université de New-York. En 1988-91 il a travaillé comme rédacteur en chef de la revue en yiddish de Moscou *Sovetish Heymland*. Plus tard, il est parti en Angleterre, où il a étudié et travaillé à l'Institut d'Oxford d'études yiddish et à la School of Oriental and African Studies. Son ouvrage le plus récent est *Yiddish in the Cold War* (2008) et un volume en co-édition *Translating Sholem Aleichem: History, Politics and Art* (2012).